

Martine Marck

A man in a dark suit stands on a dirt path, looking back over his shoulder at a massive, dark storm cloud with a bright lightning bolt striking down. He has his hands on his hips, one hand partially covering his face. The scene is set in a grassy field under a cloudy sky.

Quoi qu'on fasse !

Sommaire

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

1

Jusque-là, sa vie avait été bien tracée, chemin droit sans ornières en bordure d'une forêt ombragée. Rien à faire qu'à se laisser guider. Pas besoin de carte ni de plan, toujours tout droit. On avait mis pour lui les panneaux directionnels nécessaires. Il avait suivi les indications sans en douter, confiant dans cet avenir qui le menait vers des horizons bien dégagés et bienveillants. Un long fleuve tranquille. C'est vrai que la source n'était pas encore bien loin. Il était sorti de ses années d'étude, bardé des diplômes nécessaires pour pouvoir choisir une profession qui le mettrait à l'abri du besoin et même plus, lui et la famille qu'il fonderait. Il était hétéro, doté d'une santé qui lui permettait de mener une vie simple mais confortable. Il pouvait envisager une femme des enfants, le schéma classique. En sa faveur également des goûts basiques, une propension à la loyauté, à la fidélité et au respect des lois. Il n'avait jamais eu à prendre de risques et il n'en avait jamais pris. Il était aussi bel homme mais ça ne lui montait pas à la tête. Un mec simple, une vie simple, pas de quoi en faire un roman.

Il est entré dans la banque comme papa. Comme tous les petits garçons, il avait voulu être pompier, coureur automobile, champion de foot. Il avait changé tellement souvent d'avis que ça n'avait plus d'importance. Il n'avait pas de passion dominante. Une fille, jolie, intelligente lui fut attribuée comme secrétaire, il en tomba amoureux, ils se marièrent et n'eurent qu'un enfant. Ils furent heureux. Enfin, un certain temps. Disons quelques années, il n'en avait pas fait le compte. Puis ils furent moins heureux mais ils ne s'en aperçurent pas immédiatement. Il trouvait tout à fait normal

que l'amour pâlisce et que la vie quotidienne apporte une certaine lassitude dans un couple et ça ne le rendait pas particulièrement malheureux. Il y trouvait encore de bons moments. Il lui fallut quelques années pour que cela devienne plus probant. Il n'en dirait pas non plus combien. Puis il fut non pas malheureux, plutôt pas heureux, malheureux est un bien grand mot. Il ne savait pas ce que pensait sa femme de leur vie mais lui, n'était pas satisfait. Il ne se réveillait pas le matin en se disant qu'il allait souffrir tout au long de cette journée, une journée de plus. Non, c'était quelque chose d'insidieux comme une fatigue inexplicquée, un manque d'enthousiasme, plus aucune envie, un coup de mou comme il disait. Il y avait comme un brouillard à peine opaque qui l'empêchait de sentir, de ressentir ce qui se passait autour de lui, un sentiment de vacuité permanent. Il mettait tout ça sur le compte du travail trop prenant. Il était monté plusieurs fois en grade avec des charges de plus en plus lourdes. Il gagnait de plus en plus d'argent mais ne voyait plus que par le travail. Comme si tout le reste de sa vie avait été gommé. Programmé pour travailler, il ne savait plus s'arrêter. À moins qu'il ne se laisse envahir par le travail pour fuir autre choses ! Mais il n'en était pas vraiment conscient. Il songeait à lever le pied, à prendre des vacances en famille, il y avait longtemps que sa femme partait seule avec leur fils, il les rejoignait quelques fois pour un week-end mais de moins en moins souvent. Il ne voulait pas se l'avouer mais il s'ennuyait avec eux. Était-ce leur faute, il ne le pensait pas vraiment. Pour être honnête, il s'ennuyait de plus en plus dans sa vie. Tout ce qui l'intéressait jusque-là lui paraissait fade, indigne d'efforts. Il n'avait jamais eu à proprement parler de hobby, il avait aimé faire des choses comme lire, regarder la télé quand il y avait de bonnes émissions, courir, faire du sport, il aimait tout ça mais sans excès. À présent, il n'aimait plus rien. Peut-être encore la lecture mais ça devenait de plus en plus difficile pour lui et très peu de

livres arrivaient encore à le tenir en haleine pour qu'il puisse les lire jusqu'au bout. Il n'avait même plus envie de changer de voiture, c'est dire ! Comme beaucoup d'hommes, c'était sa fierté de posséder une belle voiture, lorsqu'il en changeait il se laissait souvent aller à des extravagances. Il s'abonnait à l'Automobile, il rêvait à toutes les performances de ces bolides en le feuilletant. Puis venait le temps de visiter les points de vente, d'essayer les nouveaux modèles, de peser longuement le pour et le contre, de résister aux folies au détriment du confort ou de l'utilité qu'il en aurait. C'était le temps de l'excitation. Enfin le temps de prendre possession de son achat, monter au volant pour la première fois et faire découvrir sa nouvelle acquisition aux amis. C'était fini, il avait gardé la même voiture depuis déjà presque quatre ans. Il avait aimé parcourir les routes au volant, pousser son engin sur les autoroutes. Il n'avait pas envie de partir, ni de rester d'ailleurs. Il ne rêvait plus, il ne désirait plus.

Cette fois, il ferait un effort, il prendrait des vacances, pour eux mais aussi pour lui, pour sa santé, pour essayer de regagner un peu de cette joie, sinon cette envie de vivre qui lui manquaient tant à présent. Il espérait qu'en reprenant une vie plus calme, il soignerait son corps mais aussi son âme. Il allait prévenir son patron qu'il prenait deux semaines de vacances. Il savait que c'était mal vu dans la boîte mais tant pis, c'était la première fois qu'il s'absenterait si longtemps. Il n'était pas leur esclave, l'esclavage avait été heureusement aboli. Il était cadre mais ça ne justifiait pas qu'il doive tout sacrifier sur l'autel du fric. La boîte n'allait pas s'écrouler et il resterait toujours joignable de toute façon. On attaquait le mois de juillet, il allait réserver sur la côte basque. Un hôtel avec thalasso, tant qu'à faire autant voir les choses en grand. Il n'avait pas envie d'aller à l'autre bout du monde. Nous avons un pays magnifique répétait-il souvent, pourquoi aller voir ailleurs. Il

voyageait quelquefois pour son travail et ne trouvait pas que c'était mieux dans les autres pays. Il restait indéfectiblement lié au sien. Sa femme aurait eu un tempérament plus aventurier. Elle lui avait souvent suggéré de partir à l'aventure au fond de l'Asie ou de l'Afrique, c'était avant qu'ils aient leur fils, il avait toujours refusé prétextant qu'il ne pouvait pas s'éloigner trop longtemps de son travail, qu'il avait une peur panique des piqures, il ne pourrait jamais se faire faire les vaccins demandés, qu'il avait aussi la phobie des petits animaux, des insectes venimeux que l'on trouve là-bas. Elle avait bien compris que ce n'étaient que des prétextes mais elle n'avait pas insisté. Il avait eu envie de voyager, quand il était jeune, avec des copains. Pourquoi pas avec sa femme ? Il n'aurait pu répondre à la question. Ou n'aurait pas voulu ! Toujours est-il qu'ils n'étaient jamais allés bien loin et il ne s'en portait pas plus mal. Quand leur fils était né, l'excuse était toute trouvée. On ne voyage pas avec un enfant en bas âge, c'est de l'inconscience. Puis un peu plus tard, tu te vois traîner un préado qui va faire la gueule pendant tout le voyage parce qu'il n'y a pas de WIFI dans le coin, qu'il ne trouve pas de copains et tout ce qu'on lui propose est nul. Quant au post-ado, il ne fallait même pas y penser, pour gâcher un séjour il n'y avait pas mieux. Il voyait tant de couples en vacances qui traînaient des enfants avec des airs de martyrs. Il se souvenait même des vacances avec ses parents et de l'ennui qu'il avait connu. Elle s'était toujours pliée à ses désirs sans même rechigner. Il avait cru longtemps que c'était par amour. Elle acceptait tout de lui parce qu'elle était follement amoureuse. Elle était très discrète et particulièrement sur ses sentiments mais elle savait lui prouver. Elle acceptait tout, mais en fait ce n'était pas beaucoup, il l'avait toujours très bien traitée, il lui parlait avec respect, n'avait jamais, même songé, lever la main sur elle. Elle n'était pas privée de cadeaux, elle était libre de ses dépenses et elle faisait ce qu'elle voulait quand il n'était

pas là. Il ne lui demandait jamais de comptes, il lui faisait entièrement confiance. Elle avait une femme de ménage, menait une vie agréable et sans soucis. Elle n'avait rien à désirer au lit, il assurait et prenait toujours le plus grand soin à son plaisir à elle. Il ne concevait pas les rapports à sens unique. Il était attentif à satisfaire ses désirs ; Il est vrai qu'elle n'en exprimait guère mais il pensait que c'était parce qu'il les satisfaisait entièrement. Elle pouvait éprouver de grands sentiments pour lui, il le méritait. Il confondait amour et reconnaissance mais dans son esprit il n'y avait guère de différence. Il avait acquis une bonne fois pour toutes que Christelle était folle amoureuse de lui.

Cependant, par moments, un doute s'insinuait en lui : amoureuse certes mais peut-être aussi un peu simple. N'avait-elle pas d'idées à elle qu'elle aurait pu défendre ? À voir ! Elle n'était pas idiote, savait parler en société, s'intéressait à pas mal de choses, lisait un peu et collectionnait les activités bénévoles depuis que leur fils n'avait plus autant besoin d'elle. Elle avait cessé toute activité professionnelle à sa naissance. Elle semblait ne pas avoir de volonté propre. Il disait, elle faisait, il pensait, elle acquiesçait. Il avait longtemps trouvé cette faculté qu'elle avait d'être toujours d'accord avec lui, reposante et même plaisante. Puis il s'était lassé. N'aurait-elle pas pu être en désaccord de temps en temps, le contredire, histoire d'impulser une discussion qui mettrait un peu de fantaisie dans cette vie si calme, si plate. Il ne rêvait pas particulièrement de scènes de ménage, il avait toujours eu une grande aversion pour ces couples qui passent leur vie à se contredire, déverser leur bile l'un sur l'autre, parfois même en public, qui s'accablaient de reproches du plus futile au plus grave. Il trouvait ça indécent mais il pensait qu'une discussion calme et constructive devait cimenter le couple. Il se disait que la discussion amenait une meilleure entente. C'était lassant d'avoir toujours raison, surtout

quand on n'en était pas certain. Il se sentait pris pour un imbécile, celui qui dit n'importe quoi mais qu'on laisse dire car il est inutile de risquer un désaccord. C'est si peu important ce qu'il dit, pourquoi risquer de le mécontenter et de subir sa mauvaise humeur ? Il avait essayé quelques fois d'émettre des souhaits très contraignants, des idées extrêmes, des prises de position extravagantes, juste pour la provoquer et provoquer une réaction. Elle se satisfaisait de tout. Lorsqu'il avait un peu exagéré, elle n'acquiesçait pas mais gardait le silence. Un peu réprobateur mais pas assez pour qu'il ait une raison de se mettre franchement en colère. Il avait aussi, parfois, été tenté de penser qu'elle se moquait de tout et pourquoi pas de lui-même ? Il l'observait avec attention lorsqu'elle cédait à ses volontés, n'avait-elle pas un sourire narquois qui traduisait toutes sortes d'arrière-pensées ? Ses « oui, mon chéri », que cachaient-ils ?

Il avait fini par croire qu'elle était un peu idiote. Il n'aurait jamais osé le dire tout haut, tout juste s'il s'autorisait à se le formuler intérieurement ? C'était sa femme, quand même ! Et puis, cela valait-il la peine de se tracasser ? La vie s'écoulait calme et facile. Ce n'était pas donné à tout le monde d'avoir une femme qui se prêtait à toutes les situations, il n'allait pas faire la fine bouche. Beaucoup de ses amis lui enviaient. Il était bien connu que Renaud Dréval avait une femme parfaite. Il avait fini par le croire et se disait très satisfait et même fier de sa vie conjugale. Jamais elle ne le tromperait, elle n'était pas vraiment dépensière tout en étant habillée avec un goût très sûr, elle aimait décorer la maison pour en faire une demeure remarquée, elle était bonne cuisinière et éduquait leur fils avec patience et sagesse. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pourquoi s'était-il donc mis en tête qu'elle était privée d'intelligence ? Parce qu'elle ne satisfaisait pas à

l'idée qu'il se faisait d'une femme intelligente ? D'ailleurs, c'était quoi, une femme intelligente ?

Qu'est-ce que c'était que le malaise qui s'insinuait dans cette machine si parfaitement huilée ? Pourquoi ne pouvait-il pas être aussi heureux que le personnage qu'il jouait à être ? Pourquoi tous ces efforts pour se persuader qu'il avait une vie aussi merveilleuse qu'elle puisse être ? Et pourquoi tous ces matins qu'il voulait triomphants s'éteignaient-ils au seuil de la salle de bains ? Ça ne pouvait venir que de lui. « Allez, courage ! » Se disait-il « tu as une belle vie, rien qui dépasse, rien qui cloche. Alors de quoi te plains-tu ? Tu craches dans la soupe, tu n'as pas honte ? Songe à tous ceux qui n'ont rien, qui ont tout perdu. Honte à toi le nanti. Oui, mais... Quoi, tu n'es pas content de ton sort ? Si tu ne sais pas regarder ce que tu as, tu ne le mérites pas, un jour tout te sera repris et alors tu reconnaîtras la valeur de tout ça mais il sera trop tard. Profite pendant que tu le peux encore, la ruine, la maladie, la perte d'un être cher sont là qui te guettent comme tout un chacun. Ne leur ouvre pas la porte ! Regarde par le gros bout de la lorgnette et arrête ton cinéma ! » La voix d'en haut parvenait à le calmer un temps. Il ne pouvait que lui donner raison mais elle s'éloignait très vite comme si elle était pressée d'aller en tirer un autre de son marasme. Et il retournait à sa mélancolie. Il se souvenait d'un temps où tout était facile, un temps d'insouciance, celui de l'enfance. Il se souvenait de ce temps où les journées étaient toujours belles, un temps où il attendait toujours quelque chose, un temps où il s'émerveillait, où il enviait, un temps où il espérait, un temps où il priait un Dieu naïf comme lui pour qu'il exauce ses vœux car il faisait des vœux. Pour que le temps soit beau quand on lui avait promis une sortie, pour que son carnet de notes soit bon, pour que son ami vienne le chercher et que son père l'autorise à sortir avec lui. Il y avait aussi le monde qui le rassurait, le monde des adultes,

le monde à découvrir, le monde plein de choses merveilleuses qu'il habiterait quand il serait grand.

À présent, il avait l'impression d'être seul au monde. Plus personne pour le rassurer mais des personnes à rassurer alors qu'il ne l'était pas. Des personnes qui attendaient de lui ce qu'il était incapable d'assumer. Depuis qu'il allait mal, il ne parvenait plus à se soucier des autres, il s'isolait de plus en plus sur la planète neurasthénie. Derrière de hauts murs gris qui lui cachaient la vie, il essayait de survivre. Plus d'émerveillement, plus d'attente, plus de joie, son Dieu était mort ou avait disparu, plus de vœux à exaucer. Il avait perdu son enfance, il ne s'en souvenait plus que difficilement. Il se demandait parfois s'il ne l'avait pas rêvée. Avait-il toujours été vieux. Car il se sentait vieux bien qu'encore dans la force de l'âge.

Il avait souvent pensé à tout laisser en plan, se barrer, mettre le plus de distance possible avec sa vie telle qu'elle était et un ailleurs totalement inconnu qu'il aurait à découvrir. Pour faire quoi ? Là n'était pas le problème. Il ne s'agissait que de fuir tout ce qui le mettait dans cet état. Fuir la famille, se fuir. Trouver autre choses, retrouver un peu de l'état béni de l'enfance. Éprouver des sensations inconnues. Mais il n'en avait même plus envie, plus l'énergie. Alors, il restait là dans cet engluement qui se faisait de plus en plus épais. Il se sentait engloutir au fil des jours. Il respirait de plus en plus difficilement.

Il s'en sortait un peu au travail car il n'avait pas le temps de penser. Il devenait alors un automate et les automates n'ont pas d'état d'âme. Il pouvait passer des heures sans se retourner sur sa propre histoire, ouvert seulement aux aléas du marché, aux efforts à faire pour la productivité, aux moyens de faire de l'argent, des profits, esclave conditionné. Son cerveau entraînait en ébullition et tout le

combustible nécessaire à son fonctionnement était mobilisé au détriment de son intime. Cela l'épuisait mais lui faisait du bien. Il n'était alors plus Renaud mais un certain Dréval, un matricule dans la société, sans désirs, sans problèmes autres que ceux de cette société. Chercher des solutions à des problèmes abstraits, suivre des règles qui lui avaient été imposées ne nécessitait que de l'attention, ne sollicitait que son intelligence. Il s'oubliait, il se laissait au vestiaire. Il n'avait plus le temps de ressentir, il ne faisait plus qu'agir. L'action lui procurait un peu de répit.

C'est pourquoi il avait hésité si longtemps avant de partir en vacances. Il pensait que le remède serait peut-être encore pire que le mal. Sans les obligations professionnelles c'était pour lui comme embarquer pour un continent inconnu, tenter un traitement expérimental sans connaître les effets secondaires éventuels. Il n'était pas rassuré et cela ajoutait encore à cette sorte de flottement qui l'accompagnait en permanence. Il se disait qu'il était encore temps de renoncer, il n'avait pas officiellement posé ses congés, il en avait juste parlé au boss qui n'avait pas vraiment fait d'objections. Il était bien noté, fiable et il avait assuré qu'il ne quittait pas la France et qu'il resterait toujours joignable.

- Je ne vous cache pas, Dréval, que quinze jours d'absence de votre part ne m'enchantent pas mais je ne peux pas vous le refuser. Vous connaissez mes principes ; toujours agir au mieux des intérêts de la société mais aussi de ceux des collaborateurs. Un collaborateur qui est bien est plus productif s'il est en pleine forme. Alors si vous pensez qu'il vous faut des vacances...*

Tout était presque décidé mais il n'avait toujours pas réservé l'hôtel. Trop de travail, prétexte minable qui ne

leurrait que lui-même. Il avait laissé entendre à sa femme qu'il comptait l'emmener passer deux semaines à Saint Jean de Luz mais il n'avait pas précisé les dates. Elle avait loué une maison en Normandie pour sa mère, son fils et elle, comme tous les ans. Sa mère partirait avec Romain et elle les rejoindrait après Saint Jean de Luz. Le projet était bien là et attendait de se réaliser et c'était ça le plus difficile : faire de ce projet une réalisation. Lui, un ennemi acharné de la procrastination, le pire pour lui de tous les défauts pour un employé, ne faisait que la pratiquer dans sa vie personnelle. Il avait toujours quelque chose à repousser et il le faisait très bien. Il gardait bien au chaud dans un coin de sa mémoire ce qu'il avait à faire mais il ne faisait rien pour la mise en œuvre, il attendait et l'attente pouvait durer. Il le regrettait profondément mais il ne pouvait pas se résoudre à plus de volonté.

« Ce sont tous les symptômes de la déprime » lui répétait son ami Rémy qui adorait jouer au psy. « Tu nous couves une belle dépression, fais quelque chose ou tu vas péter les plombs. Il y en a qui tuent leur famille pour se flinguer après, il y en a qui ont fini légumes dans des H.P., il y en a qui ont fait sauter leur boîte avec tous ceux qui étaient dedans. Méf'mon gars, méf ! » Je ne tiens pas à te retrouver à la une de mon journal favori. Il avait ri en s'imaginant sur un fauteuil roulant, bavant et tenant des propos incohérents ou encore arrivant à la réunion du comité central avec une ceinture d'explosifs puis en imaginant ses collègues en bouillie éclaboussant les murs. Un peu moins en se voyant tuer sa femme et son fils.

- Arrête Rémy, je n'en suis pas encore là !
- Mais pas loin, mec, crois-moi, fais quelque chose. Je n'ai pas de leçon à te donner mais je ne te sens pas. Je ne voudrais pas te perdre. Si tu refuses de voir la réalité

en face, tu vas droit dans le mur. Et ça me fait de la peine, Tu sais que je t'ai toujours aimé.

- Tu ne changeras jamais. Tu m'as toujours aimé ! Tiens, tu me fais penser : et si je virais ma cuti, j'arrêtera peut-être de déprimer ? Un peu de changement me ferait sans doute du bien. Et puis avec toi, ça renforcerait nos liens. C'est un coup à tenter, j'ai toujours pensé que les homos étaient plus heureux que les hétéros.*
- Manquerait plus que ça !*
- C'est toi qui m'y as fait penser avec ta déclaration.*
- Idiot ! Je pourrais te prendre au mot et tu serais le premier emmerdé. En tout cas, tu n'as pas tout à fait perdu le sens de l'humour. Il y a encore de l'espoir.*
- Merci !*

Mais tout ça ne lui disait toujours pas que faire. Bah, on verrait demain. Et les demains devenaient des semaines sans qu'il ne se passe rien. Les demains ressemblaient toujours aux aujourd'hui et le mois de juillet était presque terminé. Christelle était partie et il était toujours là à broyer du noir.

2

Lassée d'attendre sa femme était partie rejoindre sa mère et son fils en Normandie, il n'avait pas posé de congés ni réservé d'hôtel. Bizarrement, elle ne lui avait pas reparlé de sa proposition de vacances. Elle ne l'avait pas cru. C'est ça, il n'était même plus crédible aux yeux de sa femme. Il n'osait imaginer ce qu'elle pensait de lui. Heureusement qu'il n'en avait pas parlé à sa secrétaire ou à ses collègues de travail. Son patron, lui, avait certainement déjà dû oublier. Bah, on verrait l'année prochaine, il survivrait bien jusque-là. Il prendrait quelques jours en septembre et emmènerait Christelle dans un endroit romantique. Après le départ de sa femme, il ressentit un tel soulagement qu'il retrouva un peu d'énergie. Il s'en étonna mais goûta la situation. Il se levait encore le matin avec cette sensation de devoir accomplir une tâche trop lourde pour lui, de ne pas pouvoir parvenir au soir mais une fois la machine lancée, elle répondait. Il n'avait plus à donner le change, faire les efforts qui lui coûtaient tant. Les soirées seraient solitaires mais reposantes. Il se laissait aller.

Il y avait Plus d'une semaine qu'il était seul quand le grand patron vint frapper à la porte de son bureau.

- Ah, Dréval, belle journée, vous ne trouvez pas ?

Ça lui écorcherait le bec de dire bonjour. Grand patron ou pas, il pourrait au moins être poli.

- Bonjour Monsieur Guilbert, oui certes !

Il ne trouvait pas cette journée particulièrement belle et il n'aimait pas ce Guilbert arrogant et indifférent à tous ceux qui n'étaient pas lui. C'était bien la première fois qu'il lui adressait plus de trois mots. Il ne faisait cas que de Brécart son supérieur immédiat, une carpette toujours à s'aplatir devant la hiérarchie et à faire retomber les emmerdes vers le bas. Un champion du « c'est pas moi et si ce n'est pas moi, c'est l'autre ». S'il n'avait pas eu la riche idée de conserver par-devers lui les preuves de l'incompétence du gars, il y aurait longtemps que Brécart aurait trouvé le moyen sous un prétexte quelconque de le faire virer. Mais on ne la faisait pas à Renaud Dréval. Brécart savait qu'il avait de quoi le faire sauter et il lui fichait une paix royale. D'habitude pour transmettre Guilbert passait toujours par Brécart. Que se passait-il donc ce matin ? Brécart serait-il en mauvaise grâce ? Il n'y avait guère de chances mais on peut toujours rêver.

- Que puis-je faire pour vous, Monsieur Guilbert ?

Qu'est-ce qu'elle était conne cette formule, il ne voulait rien faire pour Guilbert. Est-ce qu'on a envie de faire quelque chose pour les gens qu'on déteste ? Il ne détestait pas vraiment Guilbert mais il était sûr qu'il ne l'aimait pas. La vie en société impose de ces formules à la con, on est bien obligés de ménager les autres si on ne veut pas la guerre. Alors pourquoi pas ces formules toutes faites qui mettaient de l'huile dans les rouages sociaux ?

- Que puis-je faire pour vous ?

Dans la boîte on se tutoie comme si on était une grande famille ou un groupe d'amis qui se connaissent depuis la maternelle alors que chacun ne rêve que de couler l'autre avec la plus grosse pierre possible autour du cou pour avoir sa place ou pour éviter qu'il ne prenne la vôtre. Il détestait

tutoyer les gens mais il était bien forcé de se soumettre aux coutumes locales s'il ne voulait pas être mis sur la touche. Il n'appréciait pas non plus ses collègues mais il faisait avec, il était un homme de consensus. Cependant, il ne pouvait pas tutoyer Guilbert, deux crans au-dessus de lui.

- J'ai besoin de vous.

Lui aussi s'en tenait au « vous » comme pour préciser : nous n'avons pas gardé les cochons ensemble. À quelle corvée allait-il avoir droit. Il s'attendait au pire. Guilbert faisait partie de ces gens qui s'écoutent parler et qui mettent des points de suspension tout au long de la conversation. On avait le temps de se faire des films. Allait-il lui demander de torpiller Brécart ? Non, ce serait trop beau ! Il voyait déjà la tête de celui-ci quand il devrait faire ses paquets ; son regard plein de haine car il saurait que c'était à lui, Renaud Dréval qu'il devait son renvoi, cette sortie sans gloire. Et lui, s'installerait dans le fauteuil resté libre. Il se voyait arracher la plaque sur la porte et la remplacer par : Renaud Dréval, Directeur Général du service marketing. On peut toujours rêver !

- Il n'y a qu'à vous que je peux demander ça.

Mais bien sûr, ils étaient six dans le service et c'était juste à lui qu'il pouvait demander ça. Ça devait être une belle vacherie. Et il lui annonçait ça sur le ton du mec qui vous dit « vous êtes le meilleur, j'ai tout de suite pensé à vous. Vous voyez que je vous ai en très haute estime sinon je me serais adressé aux autres mais vous, vous sortez du lot ». Enfin, quelque chose comme ça. Mais non, il lui répondit seulement :

- La moitié du service est en vacances, je ne vois que vous. Brécart est surchargé. Je sais que vous êtes

sérieux, fiable et que vous avez le sens des relations humaines.

Ça voulait dire quoi, le sens des relations humaines. Bon, qu'il accouche ou il sentait qu'il allait s'énerver et alors il n'aurait plus vraiment le sens des relations humaines ni celui de la hiérarchie.

- Voilà, à partir du premier août, nous allons avoir une stagiaire. Une fille très intelligente avec un master d'économie et un des sciences humaines. Elle va remplacer Martel pour un mois. Vous la prenez sous votre aile et vous la briefez. Je sais que je peux compter sur vous. Avec vous elle sera traitée aux petits oignons.

« Aux petits oignons ! » il avait lâché le morceau. Il allait devoir se traîner une boutonneuse qui serait toujours là, le ralentirait dans son travail et toutes les bourdes qu'elle ferait et elle ne manquerait pas d'en faire ce serait pour sa pomme. Très peu pour lui !

- Vous savez, j'ai pas mal de travail ces temps-ci, je ne sais pas si j'aurai le temps de m'occuper d'elle.
- Mais si, mais si, je me suis laissé dire que vous travaillez aussi vite que votre ombre, si je puis me permettre cette expression qui n'est pas de moi et en ce moment on tourne au ralenti. Je vous demande ça comme une faveur. Vous ne le regretterez pas.

Le chantage maintenant et la carotte, il s'en souviendrait de ce jour-là ! Et l'autre sortit de son bureau en coup de vent comme il y était entré le laissant là pantois et en colère contre lui-même qui n'avait pas eu le courage de l'envoyer promener. La tête du chef s'encadra à nouveau dans la porte.

- J'oubliais, elle viendra se présenter demain matin à 10 heures, je la recevrai d'abord puis je vous l'enverrai.

Et sans qu'il ait eu le temps de répliquer, la tête s'était évanouie. Il s'était fait avoir et en beauté. Qu'est-ce qui clochait chez lui ? Il ne savait pas refuser, il avait bredouillé des prétextes à peine plausibles dont l'autre n'avait même pas tenu compte au lieu de s'imposer par un refus net et franc. C'était toujours comme ça, il ne savait pas dire non et tout le monde le savait et en profitait. Il ne savait que fuir. Et le plus souvent, il ne le pouvait même pas. Une des autres causes de son malaise perpétuel. Il attrapa rageusement le dossier sur lequel il était en train de travailler mais il ne parvenait plus à se concentrer. Le téléphone sonna, c'était sa femme. Il l'avait oubliée celle-là. Il fit un effort pour ne pas être désagréable, ce n'était pas sa faute à elle s'il n'avait pas eu l'estomac pour refuser tout net de servir de tuteur à cette plante encore verte. Il avait craint qu'elle ne lui fasse des reproches. Il n'avait pas tenu sa promesse. Mais elle semblait l'avoir oublié ou alors, elle n'y avait jamais cru. Ce qui était le plus probable, il l'avait tellement habituée à ce genre de choses. Elle lui raconta leur installation dans la maison qu'elle avait louée si bien située près de la mer et des commerces. Pas très loin de Deauville, un petit paradis.

Est-ce qu'elle se foutait de lui ? Non, elle avait l'air d'être réellement heureuse. L'air de la mer sans doute. Elle ne savait pas feindre, elle était réellement heureuse. C'était un peu frustrant de se rendre compte qu'elle vivait si bien sans lui.

- Romain va faire du char à voile et moi du yoga. Je suis allée voir au club, ça a l'air très bien. Depuis le temps que j'avais envie de m'y mettre, c'est l'occasion. Et au bord de la mer, en plus, c'était vraiment bien.

Qu'est-ce qu'il en avait à foutre ? Du yoga ou de la course à pied, elle pouvait bien faire tout ce qu'elle voulait ! Il l'écoutait d'une oreille distraite égrenait des « oh » et des « ah », un « c'est bien » de temps en temps, juste pour lui faire plaisir et qu'elle continue à jacasser parce qu'il n'avait plus envie de se replonger dans son dossier. Elle bavarda comme ça pendant un bon quart d'heure. Elle finit pas se rendre compte qu'il ne participait guère à la conversation.

- J'espère que je ne te dérange pas trop. Surtout ne te surmène pas, c'est l'été et tu n'as pas pris de vacances depuis si longtemps. Tu joues avec ta santé.

Il ne se surmenait pas, il était en colère contre Guilbert, contre Brécart, contre lui-même et contre sa femme même s'il n'avait aucune raison d'être en colère contre elle.

Pour finir, elle regretta de son absence. Il n'en fut pas plus rassuré. Elle devait pourtant avoir l'habitude. Il se demanda si ce n'était pas simplement par convenance. Christelle était une femme de convenances.

- Je suis sûre, mon chéri que tu adorerais...
- Excuse-moi, chérie mais Brécart frappe à la porte, je t'embrasse... Oui... Et aussi Romain bien sûr... Et ta mère... Clic

Il avait envie de paix pour digérer ce qui l'attendait. Il réussit malgré tout à boucler son dossier et il rentra chez lui dans un état d'humeur mitigée. Il se servit un verre. D'habitude, il ne buvait jamais seul mais ce soir-là, il en avait besoin et s'affala sur le canapé. Machinalement, il alluma la télé et se laissa hypnotiser par un documentaire sur la lutte des espèces. Il regarda sans aucune émotion un tigre ou un guépard, enfin une bestiole comme ça dévorer une gazelle ou un gnou. Puis un serpent avaler une sorte de

poule d'eau en se disant qu'il n'y connaissait vraiment rien en zoologie. Il coupa le son qui lui vrillait les oreilles. Il avait horreur de la voix quasi synthétique du commentateur. Il perdit le fil quand un crocodile ou un caïman ou un alligator s'empara d'un castor ou d'un rat musqué ou d'un ragondin. Qu'est-ce que ça peut bouffer toutes ces bêtes sauvages. Leur vie se résume à ça : chasser, bouffer. Il en avait la nausée. Mais il se disait que malgré tout, ces animaux ne se posaient pas de questions et n'avaient pas d'états d'âme, ils avaient bien de la chance. Toute cette boucherie lui avait coupé l'appétit et il sentait les effets de l'alcool sur son estomac vide. Il attendit encore un moment, somnolant devant un feuilleton qui en était au moins à son millième épisode et auquel il ne comprenait rien. Il avait oublié de remettre le son en route, puis se rendit à la cuisine pour chercher de quoi manger. Le frigo était plein de plats surgelés préparés par Christelle mais il n'avait même pas envie d'en réchauffer un.

Il trouva un paquet de chips, une pomme et revint devant la télé. Il remit le son et zappa jusqu'à ce qu'il trouve un vieux film japonais en noir et blanc, V.O. sous-titrée. Il écoutait les voix nasillardes sans même se donner la peine de lire les sous-titres, les images se troublèrent, il s'endormit avec cette berceuse japonaise.

Il se réveilla une heure plus tard, le film était fini et un hurluberlu poussait des cris stridents dans un micro en s'accompagnant d'instruments confectionnés avec des objets recyclés qui émettaient des sons aussi incongrus que blessants pour les oreilles. Il éteignit la télé et partit se coucher. Encore une soirée de fichue, pensa-t-il. Mais il eut beau chercher, il ne trouva rien qu'il aurait pu faire pour qu'elle n'ait pas été aussi vaine. Il tarda à s'endormir et, toute la nuit, fit des cauchemars peuplés en grande partie par la stagiaire dont il ne connaissait même pas

l'apparence. Elle lui apparut même comme une vieille femme répugnante et acariâtre.

Le lendemain matin ne chanta guère. Quand avaient-ils chanté d'ailleurs ? Il faillit téléphoner au bureau qu'il était malade. Après-tout, Guilbert n'avait qu'à se débrouiller avec sa stagiaire. C'est lui qui avait accepté de la prendre. Lui n'en avait rien à foutre de cette meuf comme disait son fils. Il hésita un moment devant son café mais la perspective d'une journée vide à passer seul, à se donner une indigestion de télé, l'enchantait encore moins. Tout mais pas ça ! En avant pour la stagiaire !

Il avait juste commencé à travailler quand son téléphone sonna. 9 heures 30, la stagiaire était en avance et bien entendu Guilbert ne pouvait pas la recevoir, ou ne voulait pas ce qui revenait au même.

- Vous comprenez Dréval, les charges du patron !

C'était donc à lui que revenait l'honneur. « Shit » hurla-t-il. Il préférait jurer en anglais, habitude qu'il avait prise quand son fils était petit, Christelle ne supportait pas qu'il relâche son vocabulaire en présence du gamin. Il se leva et c'est en traînant les pieds qu'il se dirigea vers le bureau du chef pour prendre livraison de la stagiaire.

Elle était assise, bien droite sur sa chaise, un grand sac style besace à ses pieds. Elle se leva quand il entra. Il lui fit signe de se rasseoir tandis que Guilbert faisait les présentations.

- Léa Gauthier, stagiaire, Renaud Dréval, un de nos plus proches collaborateurs.

Son sous-fifre, oui, celui à qui on refile le sale boulot comme celui-ci par exemple. Tandis que la fille se relevait pour lui

serrer la main, il l'observait. On ne pouvait pas dire qu'elle était jolie malgré des traits réguliers. Elle était plutôt quelconque. Il lui manquait juste un petit quelque chose mais on n'aurait su dire quoi pour être belle. Elle avait aussi un regard trop vif, un nez juste un peu trop retroussé, des lèvres fines et une bouche un peu petite. Ses cheveux tirés en un chignon strict avaient une couleur indéfinissable. Elle était vêtue d'un tailleur trop sérieux pour une fille de son âge. Car elle était très jeune. Sûrement une surdouée qui avait brûlé les étapes. À son crédit on pouvait mettre la fraîcheur de son teint et ses manières directes. Ce n'était pas la fille qui vous fait tendre la langue jusque par terre mais ce n'était pas non plus le laideron obséquieux qu'il avait craint. Avec un peu de chance, il pourrait s'entendre avec elle et patienter le temps que son stage se termine. Un mois, ce serait vite passé. Dès le premier septembre, il l'aurait oubliée.

- Je suis ravie de travailler avec vous, je ne demande qu'à apprendre. J'ai eu la chance d'être acceptée dans votre société et je sens que ce stage sera riche d'enseignements.

La voilà qui me passe de la pommade, elle sait se placer, celle-là. Il n'avait pas l'intention de lui consacrer tout son temps. Si elle était sympa, il voulait bien lui apprendre quelques ficelles du métier mais pas trop. Il faut toujours se méfier des jeunes aux dents longues, le temps de dire ouf, ils vous ont mis sur la touche. Ils maîtrisent l'outil informatique et ils ont toujours des idées innovantes, ils coûtent moins cher aussi et ils sont plus malléables. Pas question de se laisser doubler par une telle demoiselle prête à tout pour arriver et se faire embaucher à l'issue du stage. Ça s'était déjà vu.